Medice, cura te ipsum : les maladies de Galien

Autor(en): **Gourevitch, Danielle / Grmek, Mirko D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1986)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870827

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MEDICE, CURA TE IPSUM
LES MALADIES DE GALIEN

Les auteurs traduisent l'ensemble des observations qu'a faites sur lui tout au long de sa vie Galien malade. Ils les commentent pour essayer de comprendre ce qui s'est réellement passé et pour voir comment chaque épisode morbide s'insère dans l'expérience médicale de Galien et sert d'exemple privilégié à son raisonnement clinique. A la différence de beaucoup de ses confrères d'hier et d'aujourd'hui, c'est sans honte, sans peur, mais aussi sans ostentation que le médecin de Pergame accepte de jouer le double rôle de malade et de médecin.

La médecine antique dans son ensemble considère la santé comme le produit d'une vie bien réglée. Aussi, dans une certaine mesure, est-il honteux d'être malade, indice possible d'une vie dissolue, que ce soit par faiblesse de caractère ou par ignorance des règles hygiéniques.

Pour le public, la maladie du médecin est ridicule: comment un médecin goutteux, chauve ou obèse, pourrait-il faire prendre au sérieux ses prescriptions contre la goutte, la calvitie ou l'obésité? Pour le médecin lui-même il est déshonorant de tomber malade; c'est pour lui une question de principe que de songer à se soigner soi-même:

> Un certain nombre de ceux qui écrivent des préceptes d'hygiène, ou qui, sans écrire là-dessus, donnent au moins des conseils, seraient absolument incapables de se préserver eux-mêmes des maladies; et ensuite, lorsqu'on se moque d'eux, en leur disant ceci ou cela, ou en leur appliquant le vers: «S'il soigne les autres, le médecin est lui-même couvert de plaies», les uns disent que c'est à cause de leur travail ininterrompu, les autres conviennent qu'ils sont malades du fait de leur intempérance. Mais, à mon avis du moins, l'excuse qu'avancent ces derniers est bien plus grave que l'accusation qui pèse sur eux.[1]

En effet, le médecin devrait être maître de soi et ami de la tempérance; il ne devrait pas être esclave de ses sens. L'exercice de la profession exige de lui un constant effort de dignité personnelle et de vertu. En effet, «comment aimerait-il le travail celui qui s'enivre, qui se gorge d'aliments et se livre aux plaisirs de Vénus, qui, pour le dire en un mot, est l'esclave de son ventre et de ses penchants lubriques?»[2]

On comprend donc bien que le médecin aime à se vanter de sa bonne santé, et fasse de son apparence florissante un élément de sa réclame personnelle. C'est ainsi qu'au Ier siècle av. J.-C. grande fut la renommée d'Asclépiade de Pruse, en particulier «pour avoir parié avec la fortune qu'il ne se laisserait plus considérer comme médecin si jamais lui-même d'une manière ou d'une autre tombait malade. Et il gagna son pari, puisqu'il perdit la vie dans son extrême vieillesse en glissant dans un escalier»[3].

Inversement, on s'attend à ce que le médecin garde un silence prudent sur ses ennuis de santé. Et, effectivement, les médecins de l'Antiquité ont été fort discrets sur leurs propres maux, avec une seule exception, de taille: celle de Galien.

Pourquoi le maître de Pergame rompt-il ainsi avec la tradition? Pourquoi n'hésite-t-il pas à parler en détail de ses maladies? Sans doute parce qu'il aime parler de lui-même, comme le prouvent notamment ses écrits autobiographiques[4]. Parce qu'aussi il appuie volontiers ses écrits théoriques sur des cas concrets. Parce qu'encore il est sorti vainqueur de ses maladies, grâce à sa vertu humaine et à sa compétence professionnelle: la honte ainsi est effacée. Parce que, surtout, il considère sa position de médecin-malade comme privilégiée du point de vue gnoséologique, accorde une grande importance méthodologique à ses auto-observations, et, s'il est vrai qu'il ne décrit ses maladies de jeunesse que dans ses livres de vieillesse, il y a tout lieu de penser qu'il a toujours tenu le plus grand compte dans sa pratique de ses expériences pathologiques personnelles. Galien malade joue les deux rôles, et, notamment par sa perception directe de la douleur, il voit mieux qu'un médecin ordinaire: l'expérience de la maladie contribue à l'acquisition du bon raisonnement clinique[5].

Mais Galien sait bien que tous les médecins ne sont pas capables d'un tel effort, et que certains peuvent se tromper complètement sur leur cas, en particulier si la peur les aveugle. Lors de son premier séjour à Rome, Galien fut conduit par le philosophe Glaucon au chevet d'un médecin qui venait de Sicile et qui était tombé gravement malade dans la capitale. Ce fut pour Galien

l'occasion de briller: il sut faire un difficile diagnostic différentiel, en se fiant à des détails que son astucieux regard avait enregistrés, mais qu'il avait gardés pour lui. Nous pouvons aujourd'hui encore assister à une scène savoureuse entre les deux médecins, consignée dans le *De locis affectis*. Parce qu'elle nous met en face des difficultés auxquelles se heurte ce médecin malade et terriblement inquiet; parce qu'elle nous montre les dessous du métier médical et les astuces de Galien; parce qu'elle nous fait assister au double triomphe du grand maître, vainqueur à la fois de la maladie et de son confrère, il vaut la peine de la rapporter entièrement:

> Dès notre entrée, nous rencontrâmes quelqu'un qui emportait de la chambre pour le vider aux ordures un bassin contenant un liquide comme celui qui coule de la viande fraîche, une sanie sanglante et peu épaisse, ce qui est le signe très sûr d'une maladie de foie. Je fis comme si je n'avais rien remarqué, et, en compagnie de Glaucon, j'entrai dans la chambre du médecin; je posai la main sur son poignet, voulant savoir si le viscère en question souffrait d'une inflammation ou d'une simple faiblesse. Comme le patient était médecin, ainsi que je l'ai dit, il expliqua qu'il venait de se coucher après être allé à la selle, si bien que je devais considérer que la fréquence de son pouls s'était trouvée quelque peu augmentée du fait qu'il s'était levé. C'est du moins ce qu'il dit, mais moi je trouvai un signe visible d'inflammation.
>
> Ensuite, ayant remarqué un petit pot posé au bord de la fenêtre, qui contenait de l'hysope préparé avec du mélicrat, je me rendis compte que le médecin croyait qu'il souffrait de pleurésie[6], car le siège de la douleur se trouvait au niveau des fausses côtes, ce qui arrive parfois aussi dans les inflammations du foie[7]. Je compris donc que, comme il éprouvait cette sensation, comme il avait une respiration fréquente et courte, et comme une petite toux le secouait, le malade s'était cru pleurétique, et qu'il avait en conséquence fait préparer de l'hysope dans du mélicrat.
>
> Je compris que la chance m'offrait l'occasion d'acquérir bonne renommée auprès de Glaucon: je portai la main sur les fausses côtes du patient, à droite, et, en lui indiquant l'endroit, je lui dis que c'était là qu'il souffrait. Il en convint; Glaucon, qui avait cru que j'avais repéré le siège de la douleur d'après le seul pouls, laissa percer son admiration pour moi. Et, pour l'étonner plus encore, j'ajoutai: «de même que tu as reconnu que tu souffrais bien en ce point, reconnais aussi que tu as envie de tousser et que, à intervalles éloignés, tu tousses d'une petite toux sèche sans rien expectorer».

> Pendant que je disais cela, le hasard fit qu'il se mit à tousser de la toux que je disais. Si bien que Glaucon, plongé dans une admiration profonde, fut incapable de se contenir et se mit à proclamer mes louanges d'une voix forte. «Ne va pas croire, continuai-je, que ce soit là le seul genre de choses concernant les malades que l'art soit capable de prédire; au contraire, il s'y ajoute d'autres détails encore que je vais maintenant exposer; le malade lui-même en témoignera.»
>
> Alors, reprenant l'entretien, je lui dis: «lorsque tu respires fort, tu sens, je suppose, que la douleur dans la région que j'ai indiquée devient plus forte, et tu sens aussi qu'un poids pèse sur ton hypocondre droit». A ces mots, le malade lui-même ne put plus garder son calme, et joignit ses cris d'admiration à ceux de Glaucon.
>
> Moi, me rendant compte de ma chance en cette occasion, j'eus la tentation de lui dire quelque chose aussi de sa clavicule, qui était déplacée vers le bas. Mais sachant que c'était là la conséquence des graves inflammations dont il était atteint, comme cela arrive, par exemple, dans les cas de squirrhe, je n'osai pas parler, dans la crainte d'entamer les louanges qui venaient de m'être faites.
>
> J'eus donc l'idée de parler avec prudence, et, ayant tourné mes regards vers le malade, je lui dis: «tu ne tarderas pas à sentir que ta clavicule est tirée légèrement vers le bas, si ce n'est déjà fait». Il en tomba d'accord; et moi, voyant que le malade était véritablement abasourdi, je dis: «je vais encore ajouter un oracle à ceux que j'ai déjà prononcés; je vais dire quelle idée le malade lui-même se fait de la maladie dont il souffre». Glaucon dit qu'il ne désespérait pas de la vérité de cet oracle, et le malade lui-même, frappé du caractère difficile à croire de ma promesse, me regarda avec une attention extrême, concentrant toute son attention sur ce qui allait être dit. Je dis qu'il croyait que la maladie dont il souffrait était une pleurésie, et il en convint avec admiration; il ne fut pas le seul à en convenir, mais celui qui l'assistait le confirma, ainsi que celui qui, peu de temps auparavant, avait enduit sa poitrine d'huile, comme on fait à un pleurétique.[8]

Dans plusieurs de ses histoires personnelles, Galien cherche à convaincre son lecteur que, contrairement à son confrère sicilien, il savait, lui, garder toute sa lucidité et toute sa détermination, lors même que la douleur le tenaillait et que la fièvre l'affaiblissait. S'il parle de ses propres maladies, c'est parce qu'il peut soutenir fièrement qu'il a su et pu, par son intelligence et par son courage, les dominer en se dominant lui-même.

En rédigeant son manuel d'hygiène, *De sanitate tuenda*, Galien, qui avait alors environ 50 ans[9], oppose son propre cas à l'exemple honteux des médecins intempérants[10], pour défendre et illustrer ainsi l'utilité de se conformer aux règles de la médecine. Il affirme jouir depuis de nombreuses années d'une santé remarquable et il s'en attribue entièrement le mérite. Entièrement, car cette bonne santé n'est pas due, selon Galien, à une constitution somatique initiale particulièrement robuste, mais résulterait de la soumission aux préceptes de l'art médical. Voici ce qu'il en dit:

> Et moi-même je n'ai pas été complètement à l'abri de la fièvre, mais j'ai eu des accès de fièvre dus à des coups de fatigue, bien que je vive depuis un grand nombre d'années déjà sans souffrir d'aucune autre maladie, et bien que j'aie été frappé dans telle ou telle partie du corps, où chez d'autres sujets se seraient manifestés des phlegmons en même temps que des bubons[11] qui les auraient fait fébriciter, moi pour ma part je n'ai pas eu de bubons, je n'ai pas fébricité, et je me suis trouvé dans de telles conditions sans autre raison que l'application de mes vues sur l'hygiène, et ceci alors que je n'avais pas bénéficié dès le début de ma vie d'une bonne constitution du corps, et alors que je ne menais pas une vie absolument libre, mais que j'étais l'esclave des devoirs de mon art; que j'accordais grande assistance à mes amis; que, le plus souvent, je passais mes nuits sans sommeil, parfois pour venir en aide à des malades, toujours pour le plaisir de l'étude.
>
> Et cependant je n'ai jamais souffert d'aucune des maladies qui tirent leur origine du corps, depuis de nombreuses années déjà, si ce n'est, comme je l'ai dit, d'une fièvre qui dure peu, qui survient rarement et qui est due à la fatigue.
>
> Et pourtant, pendant la période de mon enfance, de mon éphébie encore et de ma jeunesse, j'ai été frappé de maladies qui n'étaient ni rares ni légères. Mais après que j'eus atteint l'âge de 28 ans, quand je me fus persuadé à moi-même qu'il existe un art de l'hygiène, j'obéis aux préceptes de cet art pendant tout le reste de ma vie, au point de ne plus souffrir d'aucune maladie, si ce n'est d'une rare fièvre éphémère à l'occasion. Il est tout à fait certain que pourrait se protéger absolument celui qui mènerait une vie libre de toute obligation.[12]

La conclusion, si erronée dans son optimisme outrancier, fera sourire le lecteur actuel qui sait que ces fièvres éphémères ne devaient pas être le produit de la fatigue, mais celui de ces affections virales relativement bénignes dont aujourd'hui encore nul ne

sait se défendre. Le récit de Galien témoigne ainsi de la banalité, à l'époque impériale, non seulement de l'infection des plaies par des germes pyogènes, mais aussi du syndrome grippal, c'est-à-dire de viroses transmises sans doute par les voies respiratoires.

Galien présente son propre cas comme une sorte de preuve expérimentale: il a souffert d'une mauvaise santé pendant les trois périodes juvéniles de sa vie (enfance, éphébie et jeunesse); un brusque changement se produit quand il atteint l'âge de vingt-huit ans, exactement au moment où il s'impose un régime conforme aux règles de l'hygiène, notamment en matière d'alimentation et de gymnastique.

Les déboires de ses jeunes années, Galien les a exposés surtout dans un fameux passage autobiographique de son traité sur les humeurs des aliments, en insistant, là aussi, sur la preuve quasi expérimentale des liens entre les fautes de régime et la mauvaise santé:

> J'avais un père très ferré en matière de géométrie, d'architecture, de calcul, d'arithmétique et d'astronomie; et tous ceux qui le connaissaient l'admiraient plus que n'importe quel philosophe pour sa justice, son caractère serviable et sa sagesse. Pendant mon enfance, il me préserva de toute maladie en m'imposant un régime. Mais quand j'eus atteint l'adolescence, mon père, passionné d'agriculture, partit s'établir à la campagne; et moi, je mettais à mes études plus de zèle que tous mes condisciples, travaillant non seulement le jour mais aussi la nuit.
>
> Pendant la deuxième moitié de l'été, en compagnie des jeunes gens de mon âge, je me gavai de tous les fruits de saison, et au début de l'automne je tombai dans une maladie si aiguë que la saignée fut nécessaire.
>
> Mon père revint donc en ville; il me gronda et me fit reprendre l'ancien régime que j'avais suivi sous sa direction, m'ordonnant de le suivre à l'avenir et de renoncer aux excès propres aux jeunes gens de mon âge. Et en vérité, pendant toute l'année qui suivit, il réussit à me faire surveiller mon régime, au point que je ne touchai que modérément aux fruits de saison. J'avais alors dix-neuf ans. Je passai cette année-là sans être malade. Mais l'année suivante, mon père mourut et je passai mon temps avec mes camarades, en faisant grande consommation de fruits de saison: je tombai malade d'une maladie très semblable à la précédente, au point que cette fois encore la saignée fut nécessaire.
>
> A partir de ce moment-là, chaque année l'une après l'autre, ou parfois avec une interruption d'un an, je fus malade jusqu'à

l'âge de vingt-huit ans. A cet âge-là, comme j'étais menacé d'un abcès dans la région où le foie touche au diaphragme, je me contraignis à ne plus toucher à aucun fruit de saison, sauf aux figues et aux raisins parfaitement mûrs, en les consommant avec modération au lieu d'en abuser comme j'avais fait auparavant.

J'avais alors notamment un camarade qui avait deux ans de plus que moi et qui était dans les mêmes dispositions d'esprit. Et donc en faisant attention à nos activités physiques et en veillant à ne jamais avoir d'indigestion, nous sommes restés à l'abri de la maladie pendant de nombreuses années jusqu'à aujourd'hui. Et parmi les autres amis, ceux que je persuadai de faire de la gymnastique et de suivre un régime de vie bien réglé, j'ai remarqué que jusqu'à nos jours ils ont toujours été en bonne santé, certains depuis vingt-cinq ans, d'autres moins, mais tout de même depuis assez longtemps, dans la mesure où chacun s'est laissé persuader de ne pas toucher aux fruits de saison ni aux autres aliments aux sucs nocifs.[13]

Fidèle aux principes du raisonnement scientifique grec, Galien s'efforce de donner une explication unitaire et cohérente des divers accidents pathologiques qui se sont succédé entre sa dix-huitième et sa vingt-huitième année. Avant de commenter dans son ensemble ce tableau imprégné de souvenirs émus et dominé par la puissante figure d'un père idéalisé, il nous faut passer en revue quelques autres textes qui en éclairent certains détails.

Une anecdote amusante nous montre que Galien, encore adolescent, n'avait vraiment pas l'estomac à toute épreuve:

Si moi-même je n'avais une fois mangé du grain bouilli à l'eau, je n'aurais jamais cru qu'on pût en faire le moindre usage alimentaire. En effet, même en cas de famine, personne n'en viendrait à en faire un tel usage, alors qu'il est possible, si du moins on dispose de grain, d'en faire du pain. Et d'autre part, s'il est vrai que, pour un repas, on mange des pois chiches bouillis et grillés, en guise de ce qu'on appelle friandises, et qu'on prépare aussi d'autres graines de la même façon, de cette façon-là pourtant personne ne propose de grain bouilli. C'est pourquoi je n'aurais jamais cru qu'on pût manger du grain bouilli.

Et lorsque moi-même, un jour que je m'étais rendu à la campagne, pas bien loin de la ville, en compagnie de quelques jeunes gens de mon âge, je tombai sur des paysans qui avaient terminé leur repas, et sur leurs femmes qui se préparaient à faire du pain (en effet il ne leur restait plus de pain); tout de suite l'une d'elles jeta dans une marmite du grain qu'elle fit

> bouillir, puis elle assaisonna ce plat d'un peu de sel, et nous persuada d'en manger.
>
> Nous y étions forcés, en somme, vu que nous avions fait un long chemin et que nous mourions de faim. Nous en mangeâmes donc en abondance; et nous nous sentîmes un poids sur l'estomac, comme s'il s'y fût trouvé de la boue.
>
> Et le lendemain, nous n'avions toujours pas digéré; nous fûmes tout le jour sans appétit, au point de ne rien pouvoir prendre; nous étions pleins de vents et de flatulences; nous avions mal à la tête; notre vue était brouillée, nous ne rendions rien par le bas, ce qui est le seul remède à l'indigestion.
>
> Nous demandâmes donc aux paysans comment ils se sentaient s'il leur arrivait à eux aussi de manger quelquefois du grain bouilli. Pour leur part ils répondirent qu'ils en avaient souvent mangé, poussés par la même nécessité que celle dans laquelle nous nous étions alors trouvés; et que c'était une nourriture lourde et difficile à digérer que ce grain ainsi préparé [...].[14]

Cet épisode est arrivé à l'époque où Galien faisait encore ses études à Pergame, probablement avant la première crise qu'il attribue à sa consommation inconsidérée de fruits de saison.

Quant à celle-ci, nous savons qu'elle se déclencha au début de l'automne 147, Galien ayant dix-huit ans, et que le jeune homme fit ensuite des rechutes pendant plusieurs années. De cette répétition, on peut conclure que la maladie avait l'allure d'une fièvre tierce, car Galien déclare:

> Moi-même, je n'ai pas l'expérience du froid qu'on éprouve dans les fièvres quartes, mais j'ai l'expérience de l'autre type, puisque dans ma jeunesse j'ai souffert quatre fois de la fièvre tierce, une fois du causos. Si bien que je peux témoigner de l'espèce de froid dont on souffre dans de telles maladies.[15]

Dans le chapitre du traité à Glaucon, consacré au régime alimentaire dans la fièvre tierce, Galien fait allusion à son propre cas. Il envisage en effet deux types de régimes selon le mode de vie habituel des malades: ceux qui ont des habitudes de confort ont droit à des mets assez diversifiés; mais «ceux qui ne vivent pas dans la mollesse, il faut les soumettre au régime auquel tu sais que j'ai moi-même été soumis une fois, alors que je souffrais d'une fièvre tierce bien régulière, à savoir, conformément à l'avis d'Hippocrate, de la ptisane jusqu'à la crise»[16]. Effectivement, cette mesure s'accorde bien avec ce que Galien a pu dire ailleurs, et cor-

respond aux prescriptions du traité hippocratique *Du régime dans les maladies aiguës*[17].

Dans son propre cas, le régime alimentaire ne fut pas toujours suffisant et Galien ajoute que certaines fois «la saignée fut nécessaire». Il ne précise pas le type de saignée qui a été choisi, bien qu'il ait appris très tôt, à Pergame, auprès de son maître Stratonicos, les indications et les localisations préférentielles de la saignée selon les lieux atteints[18].

Il en restera durant toute sa vie professionnelle un fervent adepte, selon des règles bien codifiées[19]. Et pourtant il lui arrivera, sans doute au cours de l'une de ses crises fébriles, de recourir à des modalités de prescription et d'application très particulières:

> Certes il y a des gens qui méprisent les rêves, les présages, les prodiges. Et pourtant, nous-même nous avons constaté à plusieurs reprises que le pronostic nous était fourni par des rêves, et dans notre propre cas nous fûmes une fois poussé par deux rêves qui nous apparurent avec clarté à faire une incision à l'artère qui passe entre l'index et le majeur de la main droite, et nous ordonnâmes de laisser couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât spontanément comme l'avait ordonné le rêve. Et j'ai aussi guéri bien d'autres patients en donnant un traitement fixé par un rêve, et je suis moi-même venu à l'étude de la médecine pour y avoir été poussé par des rêves bien clairs que mon père avait faits.[20]

Ce texte laisse en suspens deux questions: quelle a été l'indication de cette prescription divine? Le malade saigné est-il Galien lui-même?

Les réponses sont fournies par un passage parallèle du *De curandi ratione per venae sectionem*:

> Ayant été poussé par des rêves, dont deux avaient été parfaitement clairs, j'allai chercher l'artère qui passe entre l'index et le majeur de la main droite, et je laissai couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât spontanément, le rêve en ayant ordonné ainsi. Et il n'en coula même pas une livre. Immédiatement prit fin une douleur qui durait depuis longtemps, installée particulièrement là où le foie rencontre le diaphragme. Ceci m'arriva pendant ma jeunesse.[21]

Le malade est donc bien Galien, et il ne faut pas s'étonner qu'il se soit soumis à des ordres oniriques; en fait, il y obéit volontiers lorsqu'ils sont conformes aux conclusions qu'aurait pu lui imposer son raisonnement médical[22]. Ce même passage donne

encore l'indication de cette saignée[23]: la douleur localisée là où le foie rencontre le diaphragme. Cet épisode ne fait donc qu'un avec la menace d'abcès qui s'est terminée par un événement particulièrement aigu lorsque Galien eut vingt-huit ans.

C'est à un abcès, le même ou un autre, que Galien fait encore allusion lorsque la caution d'Asclépios lui est utile à nouveau, au moment où il cherche à obtenir de Marc-Aurèle qu'il ne l'emmène pas dans son expédition contre les Germains:

> [L'empereur] fut persuadé de me laisser partir quand il eut entendu dire que mon dieu ancestral, Asclépios, ordonnait [ce départ]; j'en étais ouvertement le serviteur, parce qu'il m'avait sauvé alors que je souffrais d'une maladie mortelle due à un abcès.[24]

Galien rapporte qu'il a eu dans sa jeunesse la fièvre tierce quatre fois, une fois le causos. Ce dernier terme ne peut être traduit dans une langue moderne, car il désigne une notion périmée et se rapporte à un tableau clinique complexe qu'on retrouve dans diverses maladies de la nosologie actuelle. Il s'agit d'une déshydratation fébrile toxi-infectieuse avec atteinte du système nerveux central et de l'appareil digestif[25]. Les malades qui en sont atteints ont constamment envie de boire, se sentent brûler et s'agitent de manière désordonnée. On observe parfois chez eux un comportement bizarre, déjà connu des médecins hippocratiques, que Galien nomme carphologie et crocidisme, c'est-à-dire ramassage de brins de paille et de flocons de laine[26]. Selon notre auteur, en de tels cas la fièvre ardente risque de se transformer en phrénitis, maladie au pronostic néfaste. Galien en parle de manière péremptoire, en connaissance de cause, car il tire son savoir non seulement de ses lectures et de sa pratique médicale, mais aussi de son vécu personnel.

Après avoir parlé de la frénésie due à une affection cérébrale primitive qui fausse le jugement, en rappelant le cas d'un malade qui, à Rome, a fini par jeter son esclave par la fenêtre[27], Galien poursuit par le récit de son propre cas pour illustrer les caractéristiques d'une «affection du cerveau par sympathie avec l'estomac», qui trompe les sens et la faculté imaginative, tout en laissant intacte la faculté de jugement:

> J'observai l'affection opposée non seulement chez d'autres, mais encore sur moi-même dans mon adolescence. Souffrant, en été, d'une fièvre ardente[28], je croyais que s'accrochaient à mon lit des brins de paille de couleur foncée, et à mes vêtements des duvets du même genre. Je cherchais ensuite à les

> attraper, mais comme aucun ne se présentait sous mes doigts, je m'acharnais à continuer avec plus de persévérance et d'obstination. J'entendais deux de mes amis qui étaient présents se dire entre eux: il est déjà pris de crocidisme et de carphologie; et je compris que je souffrais justement de ce qu'ils disaient; et comme je faisais très attention vu que ma faculté de raisonnement n'était pas ébranlée, «vous avez raison en ce que vous dites, dis-je, mais portez-moi secours, pour que je ne sois pas saisi de phrénitis». Eux m'appliquèrent sur la tête les embrocations qui convenaient; et tout le jour et la nuit des songes bouleversants m'arrivèrent, au point de me faire crier et bondir à leur vue; mais le lendemain tous les symptômes s'apaisèrent.[29]

A l'origine de cette maladie, selon l'opinion des médecins de l'époque partagée par Galien lui-même, figuraient en premier lieu les fautes de régime, et une constitution bilieuse. Or c'est là précisément ce qu'il tenait pour les principales faiblesses de son jeune organisme. Il avait du goût pour les fruits frais, et, comme il le dit dans un texte sur lequel nous reviendrons, «la bile ne lâchait pas (son) estomac».

Dans un autre contexte, Galien précise que «les fièvres que les anciens appelaient causos se produisent le plus souvent quand il y a des affections inflammatoires du foie ou du ventre»[30].

Du point de vue nosographique, rien ne s'oppose donc à ce que l'épisode fébrile avec carphologie, c'est-à-dire le causos de Galien, ait été en fait une complication de ce qu'on pouvait alors diagnostiquer comme un abcès hépatique. Toutefois cet événement s'est produit avant que Galien ait dépassé vingt et un ans (il se dit encore *meirakion*) et ne peut, par conséquent, se rapporter à la crise résolutive de sa vingt-huitième année. Au moment de son état confusionnel fébrile, Galien se trouvait encore à Pergame et les amis qui l'assistaient étaient sans doute des camarades d'études.

Pour assurer le diagnostic rétrospectif de la maladie du jeune Galien, on serait tenté de lier l'épisode avec carphologie au tout premier abcès de la série qui débute en 147. Mais Galien lui-même situe cette première crise en automne, et l'épisode avec carphologie en été.

Ainsi les renseignements dont nous disposons sont trop maigres pour justifier un diagnostic rétrospectif précis de la maladie fébrile, ou des maladies fébriles, de Galien. On ne peut exclure absolument que les accès de fièvre répétés entre la dix-huitième et la vingtième années soient dus à des affections différentes; mais

la délimitation nette entre cette période de souffrance, et les périodes antérieure et postérieure que caractérise une santé remarquablement bonne, ainsi que l'opinion de Galien lui-même sur le caractère répétitif des manifestations pathologiques en question, nous fait préférer une explication unitaire.

Dans cette hypothèse, le diagnostic le plus probable est celui d'une infestation par un protozoaire. Il pourrait s'agir aussi bien d'une fièvre tierce maligne que d'une amibiase. En faveur du paludisme retenons les accès fébriles intermittents et le début estivo-automnal. La carphologie serait alors l'expression clinique d'un accès pernicieux, ce qui caractérise l'infestation par *Plasmodium falciparum*; et les symptômes relatifs au foie, attribués à un abcès (*apostèma*), proviendraient en fait d'une hépatomégalie[31]. Mais si Galien a réellement souffert d'un abcès du foie, et si la consommation de fruits frais a joué effectivement un rôle dans cette histoire, au moins comme indice d'une phase intestinale initiale, alors s'impose le diagnostic de dysenterie amibienne suivie d'hépatite suppurée. Le parasite responsable, *Entamoeba histolytica*, est répandu en Asie Mineure depuis des temps immémoriaux[32].

A l'amibiase pourrait se rattacher une phase de douleurs coliques très fortes avec selles glaireuses sans matières fécales:

> Je me souviens que j'ai personnellement éprouvé une fois une douleur telle qu'il me semblait être perforé par un trépan dans les profondeurs des entrailles, et plus précisément dans la région où nous savons que les uretères s'étendent des reins à la vessie. Ensuite, je me fis faire une injection (rectale) d'huile de rue, et peu de temps après je fis des efforts pour l'excréter: je rejetai avec des douleurs terribles de cette humeur que Praxagore appelle vitrée, laquelle ressemble à du verre fondu, tant pour la couleur que pour la consistance. J'ai vu cela arriver à d'autres aussi...
>
> Quant à moi, je pensai qu'une pierre se trouvait encastrée dans un des uretères, tant le type de douleur que j'éprouvais me semblait ressembler à celle d'une perforation. Mais il devint clair, quand la douleur cessa après l'évacuation de l'humeur, que la cause n'en était point une pierre, et que le lieu atteint n'était ni l'uretère ni le rein, mais quelque point des intestins, plutôt sans doute du gros intestin. En effet le cheminement de l'humeur ne durait pas peu de temps comme cela se produit quand un corps mince est traversé, mais elle semblait venir des profondeurs à travers quelque chose de plus épais qu'en suivant la tunique des intestins grêles.

> C'est pour cette raison, me semble-t-il, que presque tous les médecins appellent cette sorte de douleurs des coliques, bien que, quant à la région dans laquelle se fait sentir la douleur, rien n'indique que ce soit le côlon plutôt qu'une partie des intestins grêles qui souffre.[33]

Galien ne donne aucune indication sur son âge au moment de cette crise douloureuse. Coliques néphrétiques ou coliques intestinales? On ne saurait le dire, mais si tout s'est passé comme Galien l'écrit, un médecin moderne ne peut que suivre ses conclusions sur le siège du mal.

Ce qui frappe surtout, c'est le rôle de l'expérience personnelle de la douleur dans le raisonnement diagnostique de Galien[34]. Cette expérience est transcendée par la référence à des douleurs qui ne sont pas connues directement: celle de la trépanation; celle d'une «perforation» qu'on imagine moins facilement; celle peut-être aussi de l'accouchement et de la fausse-couche, la racine du verbe *titrasthai* ici employé convenant particulièrement bien à ces blessures féminines. Cette expérience est aussi le point de départ d'une généralisation:

> De telles douleurs semblent être produites par le trépan, à ce qu'expliquent eux-mêmes ceux qui en souffrent. Dans d'autres cas, elles semblent provenir d'un pieu enfoncé, ce qui signifie alors que le corps souffrant est gras, les douleurs différant les unes des autres selon le nombre, la grosseur du corps, le mouvement, la force de ce qui produit la douleur, le fait qu'il y ait de l'humeur ou un pneuma plein de vents... Le type de douleur qui provient du gros intestin fait penser qu'on est transpercé par un pieu enfoncé ou par un trépan. Et l'on ne peut pas distinguer ces douleurs de celles qui sont dues à l'obstruction par un caillou, sans attendre la suite des événements.[35]

Le courage et la lucidité de Galien forcent notre admiration, comme aussi l'habileté avec laquelle il intègre sa souffrance dans son argumentation. Il manifeste les mêmes qualités à une autre occasion, l'accident qui lui arrive à la palestre, à Rome, alors qu'il est âgé de trente-cinq ans: il s'agit d'une luxation de la clavicule avec bandage de contention très serré et réduction douloureuse, qui mérite une étude particulière. Nous nous contenterons ici de remarquer que Galien fait de la gymnastique, ce qui n'est guère honorable aux yeux des vrais Romains; et même qu'il ne recule pas devant des exercices plutôt difficiles. C'est qu'il prend très au sérieux la préservation de sa santé. Il se proclame en bonne santé à partir de vingt-huit ans, et décrit l'été 157 comme un tournant

capital dans sa vie: non seulement il a rétabli définitivement sa santé, mais encore il a mis fin à sa vie estudiantine, il est rentré à Pergame, où il a obtenu l'emploi de médecin des gladiateurs. Galien a choisi le chemin de sa vie d'adulte, en se soumettant strictement à un mode de vie définitivement fixé; le régime alimentaire y occupe une place essentielle, et ce régime exclut les fruits de saison. Galien ne manque pas une occasion de le répéter; ainsi quand il écrit ses conseils au père d'un enfant épileptique, il lui signale que «nous-même nous nous abstenons de presque tous les produits de saison»[36].

Il réussit ainsi à créer la légende de son parfait état de santé, encore propagée par Morgagni: Galien aurait vécu *mantenendosi tanto sano che, quando vogliamo significare una salute addirittura incredibile perchè inalterabile e mai intaccata, parliamo di «salute galenica»*[37]. Telle est du moins l'opinion qui serait celle de Celio Rodigino[38]; Morgagni lui-même est plus nuancé: le corps de Galien était seulement *sano sul momento* (*nunc*) et non pas *senz'altro* (*simpliciter*), précisément parce que sa santé n'était pas constitutionnelle, mais acquise grâce à un régime approprié[39].

Peut-être la réalité a-t-elle un instant atteint cet idéal; mais il est certain qu'elle ne s'y est pas maintenue, ne serait-ce qu'à cause de l'inéluctable vieillissement: bientôt Galien dort mal et renonce, à cause de l'état de ses dents, à la laitue crue dont il était friand:

> Beaucoup consomment la laitue en la faisant bouillir à l'eau avant qu'elle ne monte, comme moi-même j'ai commencé à faire depuis que j'ai les dents en mauvais état. En effet l'un de mes compagnons avait constaté que moi qui faisais grand usage de ce légume, j'avais désormais bien du mal à le mâcher; il me conseilla donc de le cuire.
>
> Dans ma jeunesse, je consommais des laitues à cause du refroidissement dû à la bile qui ne lâchait pas mon estomac. Mais lorsque je parvins à l'âge mûr, cette laitue me servit de remède contre les insomnies: contrairement à ce qui se passait lorsque j'étais jeune, je devais faire des efforts pour parvenir au sommeil. En effet, étant donné que j'avais pris l'habitude dans ma jeunesse de veiller avec plaisir, et vu qu'à l'âge du déclin on est sujet à l'insomnie, j'avais malgré moi des insomnies et j'en souffrais; et pour moi le seul remède contre l'insomnie était de manger de la laitue le soir.[40]

Non seulement les dents de Galien se sont usées avec l'âge, mais encore il sait fort bien ce que c'est qu'une rage de dents et il analyse très finement la douleur dentaire:

Parmi les maladies des dents, il en est qui ont des manifestations évidentes chez tout le monde, comme par exemple quand elles ont des trous, sont noircies ou usées; ou quand elles ne supportent ni le chaud ni le froid, mais souffrent ou dans les deux cas ou dans l'un des deux seulement.

Mais certaines des maladies des dents n'ont pas de manifestations claires, comme quand le patient lui-même déclare avoir la sensation que la douleur ressentie dans le corps même de la dent s'est produite dans les profondeurs.

En effet il y a des gens qui répliquent en affirmant que la dent, étant os, peut sans doute être affectée, mais sans douleur, comme quand nous sommes obligés de limer les parties saillantes des dents à l'aide de ce qu'on appelle un polissoir, ou bien pour toute autre cause, comme je vais le dire très bientôt. Je veux en effet maintenant, sans faire de démonstration logique, ni de démonstration physique, fournir mon témoignage à ceux qui disent que c'est la dent elle-même qui souffre.

Alors qu'en effet je souffrais moi-même des dents, je m'observai avec la plus grande attention, étant donné que j'étais déjà au courant de la controverse; je me rendis clairement compte que non seulement la dent souffrait, mais encore qu'on y sentait des battements[41], comme il arrive aux chairs atteintes de phlegmon, si bien que je me demandai avec étonnement si la maladie que nous appelons phlegmon peut se produire dans la dent, qui est pourtant d'une nature pierreuse et dure.

Mais, ayant eu mal aux dents une autre fois encore, je sentis clairement que la douleur ne venait pas de la dent elle-même, mais des gencives, lesquelles souffraient d'un phlegmon, au point de faire mal même sans qu'on y appuie. Cependant à cause du voisinage des dents qui sont dures, la douleur augmente si l'on appuie, si bien que moi, qui ai eu l'expérience des deux sortes de sensations, l'une dans les gencives, l'autre dans le corps de la dent, je sais fort bien que les dents elles-mêmes peuvent souffrir quelquefois, et j'apporte mon témoignage à ceux qui en disent ainsi. J'ajoute pourtant que la douleur peut parfois provenir du nerf qui pousse à la racine de la dent. Ce nerf, chez bien des gens, a une puissance d'imagination confuse et mal articulée, si bien qu'il paraît vraisemblable que ce soit la dent elle-même qui souffre. Et cela aussi je le sais clairement, parce que cela m'est arrivé à moi.[42]

Ainsi l'étude des maladies de Galien complète, c'est bien évident, notre connaissance de la vie du maître de Pergame, en insistant sur des épisodes négligés par les biographes modernes;

elle enrichit du même coup le tableau général de la pathologie à l'époque impériale.

Cette étude complète aussi le portrait moral de Galien, ou plutôt elle l'embellit: si agaçant souvent par sa vantardise et par sa prolixité, il sort grandi d'événements pénibles, humiliants, parfois extrêmement douloureux. Il se montre courageux, décidé, capable de se tenir aux décisions prises si elles lui paraissent bonnes et de suivre rigoureusement, pendant des années et des années, un régime qui est conforme à la bonne doctrine et qui lui convient. Il n'est ni abattu ni infantilisé par la douleur; il conserve aux pires moments sa faculté de juger et de trancher.

Surtout, elle nous fait comprendre la réalité intime de sa réflexion et de sa pratique. Galien ramène tout à l'exercice de son art. On pourrait sourire de ce qu'en pleine rage de dents il n'oublie pas la querelle des sectes qui elle-même fait rage dans la médecine impériale: on aurait tort, car il y a quelque chose d'admirable à ne pas se laisser écraser par le vécu mais à transformer celui-ci en une expérience qui servira à tous. Ses maladies, ce sont des *expériences* que le destin lui impose, et qui lui permettront de *témoigner*: les verbes *peirân* et *martyrein* reviennent très souvent dans ses auto-observations.

D'autres événements de sa vie ne lui apparaissent pas immédiatement comme des expériences, mais, conservés dans sa mémoire médicale, le deviennent après coup. Par exemple, se demandant ce qu'il faut donner à boire dans les fièvres ardentes qui surviennent en été, il trouve une première réponse, approximative et partielle, dans un incident de son passé:

> Je sais que moi-même, une fois qu'un voyage en été m'avait donné soif, je bus une coupe de vin vieux, à peu près pur, et que, loin d'apaiser ma soif, cela au contraire l'augmenta plutôt.[43]

Ou encore, en étudiant l'influence sympathique de la bouche de l'estomac sur l'agitation des nerfs, Galien note:

> Moi-même, lorsque j'ai avalé trop de poivre, j'ai immédiatement le hoquet; j'ai vu cela se produire chez plusieurs personnes qui avaient l'orifice de l'estomac très sensible.[44]

Les observations fortuites qui peuvent ainsi provoquer des conclusions thérapeutiques ou étiologiques sont rares, et surtout elles donnent des réponses d'un intérêt limité. Galien ne va pas s'en contenter, et, malgré ses préoccupations pour sa santé, il ose

sur lui-même des expériences provoquées: il essaie un remède à base de plantes pour les blessures des nerfs[45]; il éprouve la terre de Lemnos[46]; il se brûle à la thapsie pour tester les différents remèdes possibles[47].

Qu'on nous passe ce cliché, on pourrait dire que Galien est médecin jusqu'au bout des ongles; il l'est certainement jusqu'à la racine de ses dents cariées et jusqu'au fond de ses entrailles coliqueuses.

Danielle GOUREVITCH et Mirko D. GRMEK.

NOTES

[1] *De sanitate tuenda*, V, 1 (= K VI 307, ou CMG V 4, 2, hrsg. von K. Koch, Leipzig, 1923).

[2] *Quod optimus medicus sit quoque philosophus* (= K I 59); et cf. D. Gourevitch, *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain*, Paris-Rome, 1984, pp. 276-280.

[3] Pline l'Ancien, *Historia naturalis*, V, 124.

[4] Les parties autobiographiques de l'œuvre de Galien ont été étudiées en particulier par G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, Bd I, 1, 3. Aufl., Bern, 1949 (ou *A History of Autobiography in Antiquity*, 3d ed., London, 1950), pp. 344-348; et par V. Nutton, «Galen and Medical Autobiography», in *Proc. Cambridge Philol. Soc.*, 198, 1972, pp. 50-62. Toutefois ces deux auteurs n'abordent pas l'autobiographie médicale au sens strict. On trouve un aperçu de ce problème, bref, mais très pertinent, chez J. Ilberg, «Aus Galens Praxis», in *Neue Jahrbücher* (Teubner), 15, 1905, pp. 276-312 (repr. in E. Flashar, *Antike Medizin*, Darmstadt, 1971, pp. 59-75).

[5] Pour le raisonnement diagnostique de Galien, voir W. Riese, «The Structure of Galen's Diagnostic Reasoning», in *Bull. N. Y. Acad. Med.*, 44, 1968, pp. 778-792; R.E. Siegel, *Galen's System of Physiology and Medicine*, Bâle-New York, 1968, VIII-419 p.; et L. Garcia Ballester, «Experiencia y especulation en el diagnostico galénico», in *Acta Hisp. ad Med. Scient. Hist. Illustrandam*, 1, 1981, pp. 203-223.

[6] Dans la *Collection hippocratique* le terme de *pleuritis* désigne un syndrome clinique où prédominent les symptômes en rapport avec la pneumonie, et il n'est donc pas permis de le traduire par le terme de *pleurésie* dans son acception moderne. Au temps de Galien, les définitions nosologiques ne sont plus les mêmes et le diagnostic de *pleuritis* est limité effectivement aux inflammations de la plèvre (cf. *Definitiones medicae*, 264 = K XIX 420).

[7] Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Galien se réfère ici à ce qu'il a pu, ou du moins cru, éprouver dans son propre corps.

[8] *De locis affectis*, V, 8 (= K VIII 362-366). Notre traduction diffère en plusieurs points de celle de Ch. Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, Paris, 1854-1856, II, 858-860.

[9] Pour la chronologie de la vie et de l'œuvre de Galien, nous nous en tenons aux résultats des investigations de J. Ilberg, *Ueber die Schriftstellerei des Klaudios Galenos*, Nachdruck aus *Rhein. Mus. Philol.*, 1889, 1892, 1897, Darmstadt, 1974; de K. Bardong, «Beiträge zur Hippokrates und Galenforschung», in *Nachr. Akad. Göttingen, Phil.-hist. Kl.*, 7, 1942, pp. 577-640; et de V. Nutton, «The Chronology of Galen's Early Career», in *Class. Quart.*, 23, 1973, pp. 158-171.

[10] Voir le passage cité en début d'article.

[11] Galien entend ici par *phlegmon* toute complication inflammatoire d'un traumatisme local se manifestant par la tuméfaction, la rougeur, la douleur et la fièvre (cf. *Def. med.*, 382 = K XIX 441); et par *bubon* la tuméfaction glandulaire secondaire qui se produit par sympathie. Du point de vue moderne, il s'agit d'une infection traumatique par des germes pyogènes et de la réaction des ganglions lymphatiques locaux.

[12] *De san. tuenda*, V, 1 (= K VI 308-309, ou CMG V 4, 2), ou R.M. Green, *Galen's Hygiene*, Springfield, 1951, pp. 188-189.

[13] *De probis pravisque alimentorum sucis*, 1 (= K VI 755; ou CMG V, 4, 2, hrsg. von G. Helmreich, Leipzig, 1923).

[14] *De alimentorum facultatibus*, I, 7 (= K VI 498-499).

[15] *De tremore*, 7 (= K VII 638); et cf. D. Sider et M. Mc Vaugh, «Galen on Tremor, Palpitation, Spasm and Rigor», in *Trans. Stud. Coll. Phys. Philadelphia*, 1, 1979, n° 3, pp. 183-210.

[16] *Ad Glauconem de methodo medendi*, 10 (= K XI 35). Daremberg (*op. cit.* II, 725) traduit: «le régime doit être celui que vous m'avez vu prescrire dans la fièvre tierce légitime», ce qui correspond à la traduction latine de Kühn avec le verbe actif *dare*, mais non pas au texte grec de la même édition, avec le participe aoriste passif *diaitêthénta*.

[17] = Littré, II, pp. 224-377.

[18] Cf. *De atra bile*, 4 (= K V 119).

[19] Il écrivit notamment à ce sujet *De venae sectione adversus Erasistratum*; *De curandi ratione per venae sectionem*; *De venae sectione adversus Erasistreos Romae degentes*; mais un quatrième traité, le *De venae sectione*, est un faux.

[20] *In Hippocratis de humoribus*, II, 2 (= K XVI 222).

[21] *De cur. rat. per ven. sect.* 23 (= K XI 314).

[22] Pour cette attitude de Galien à l'égard des songes, voir Fr. Kudlien, «Galen's Religious Belief», in *Galen: Problems and Prospects*, ed. V. Nutton, London, The Wellcome Inst. for the Hist. of Med., 1981, pp. 117-130, et notamment p. 123.

[23] Nous ne prenons pas en considération ce qui est dit dans le *De ven. sect.*: il s'agit là d'un traité pseudo-galénique, qui est en contradiction avec la pensée galénique. C'est ainsi que C.A. Behr (*Aelius Aristides, The Sacred Tales*, Amsterdam, 1968, pp. 166-167) oppose avec raison l'enseignement galénique authentique du *De prob. suc.* 1 (= K VI 751) à celui du faux passage autobiographique du *De ven. sect.* 1 (= K XIX 524): «lorsqu'autrefois l'Asie eut été envahie par une terrible pestilence, dont beaucoup mouraient, et qui me frappa moi aussi,

comme le deuxième jour il n'y avait aucune rémission, je fis inciser ma cuisse pour en tirer deux livres de sang, permettant ainsi à l'évacuation de se faire; et pour cette raison, j'échappai au danger. Beaucoup d'autres malades qui firent usage de cette thérapeutique furent sauvés, et surtout ceux qui firent couler le sang en abondance».

[24] *De libris propriis*, 2 (= K XIX 18-19).

[25] Pour la signification de ce terme dans la médecine hippocratique, voir M.D. Grmek, *Les Maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983, pp. 416-420. A l'époque romaine, les définitions du *causos* sont données par le traité pseudo-galénique *Def. med.* 188 (= K XIX 399) et par Arétée, *Signa acutorum*, II, 4 (= Hude 23-24).

[26] *Commentarius primus in Hippocratis prognostica*, 23 (= K XVIII B 71-75).

[27] Voir D. Gourevitch et M. Gourevitch, «Médecins fous», in *L'Evolution psychiatrique*, 47, 1982, pp. 1113-1118. On y trouve également l'observation de Galien sur le délire du médecin Théophile.

[28] Dans ce passage, Galien n'écrit pas *kausos* mais *puretos diakaès*. Nous traduisons par *fièvre ardente*, bien que cela soit l'expression consacrée pour rendre en français les termes *kausos* et *puretos kausodes*. Pour nous justifier, citons un autre texte de Galien: «Je constate que les médecins donnent le nom de causos à une fièvre, lorsque la chaleur brûle (*è thermasia diakaiè*) l'homme, et lorsqu'une soif inextinguible le tient» (*In Hippocratis de acutorum morborum victu*, 13 = K XV 754). Dans la suite de ce texte, Galien précise sa propre terminologie et explique sa notion de «causos strict et véritable».

[29] *De loc. aff.*, IV, 1 (= K VIII 226-227; et Daremberg, *op. cit.* II, 588).

[30] *De loc. aff.*, V, 7 (= K VIII 348).

[31] Pour la fréquence du paludisme en Asie Mineure depuis l'Antiquité et pour les connaissances de Galien concernant cette maladie, voir en particulier F.E. Kind, s.v. «Malaria», in *Pauly-Wissowa, R.E.*, vol. XIV, 1928, col. 830-846 (en particulier 833-835 et 842).

[32] Voir M.D. Grmek, *Les Maladies...*, *op. cit.* pp. 501-502.

[33] *De loc. aff.*, II, 4 (= K VIII 81-82; et Daremberg, *op. cit.* II, 513); et cf. *Introductio sive medicus*, 12 (= K XIV 736-737) et *Def. med.*, 272 (= K XIX 422-423).

[34] Dans une toute autre perspective, voir J. Pigeaud, «Rhétorique et médecine chez les Grecs. Le cas d'Archigène», in *Helmantica*, 36, 1985, pp. 39-48.

[35] *De loc. aff.*, II, 4 (= K VIII 83-84).

[36] *Pro puero epileptico consilium*, 4 (= K XI 371).

[37] G.B. Morgagni, *Opera postuma*, vol. II, rep. Roma, 1965, p. 25.

[38] Celio Rodigino = Ludovico Ricchieri (1469-1525), *Ant. lect.*, 1542 (œuvre posthume).

[39] G.B. Morgagni, *ibid.* pp. 61-62.

[40] *De al. fac.*, II, 40 (= K VI 626); et voir J. Mesk, «Galens Schriften über Nutzen und Schaden der Nahrungsmittel», in *Wien. Stud.*, 53, 1934, pp. 57-66.

[41] Le problème des battements ressentis en profondeur a intéressé Galien, par exemple à l'occasion de la luxation de l'épaule qu'il se fit à la palestre.

[42] *De compositione medicamentorum secundum locos*, V, 4 (= K XII 848-849).

[43] *In Hipp. de ac. morb. victu*, IV, 1 (= K XV 736).

[44] *De locis affectis*, III, 11 (= K VIII 199).

[45] *De compositione medicamentorum per genera*, III, 7 (= K XIII 634).

[46] *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, IX, 1, 2 (= K XII 171).

[47] Voir M.D. Grmek et D. Gourevitch, «Les expériences pharmacologiques dans l'Antiquité», in *Archives internationales d'histoire des sciences*, 1985.

D. G. et M.D. G.